

## SON PETIT NOM

Pourquoi l'appelons-nous Titite ?  
C'est banal et de mauvais ton,  
Dit-on.

A la nommer tout nous invite :  
Jeanne, Jeannette, ou Jeanneton.

"Jeanne Parent" est un nom grave  
Que ses grand'mères portaient bien,  
Et rien  
Ne saurait y mettre d'entrave  
Si l'enfant le voulait pour sien.

"Jeannette" a pour moi plus de charmes,  
Ce diminutif est coquet—  
Tout prêt

Pour ceux qui lui rendront les armes,  
Car elle aura plus d'un attrait !

"Jeanneton" est un peu rustique,  
Son père emploiera sans façon  
Ce nom ;

Sa mère aura la "Jeanne" antique,  
Et "Jeannette"... un joli garçon.

BENJAMIN SULTE.

Greenville, juillet 1877.

## UNE

## FILLE LAIDE

## II

(Suite.)

Ce qui lui restait de mémoire lui rappela les  
ermite célèbres ; ce qui lui restait d'imagination  
l'enflamma d'un bel enthousiasme pour les  
Jérôme et les Siméon Stylite.

Il eut été si heureux dans cet asile, où jamais  
la curiosité ne fut venue le chercher, avec les  
noix, les pommes et la source qui chantait tou-  
jours !

Tandis que cet homme, cette vieille femme,  
et surtout les deux fillettes qu'il venait d'entre-  
voir, allaient le chasser dès le lendemain.

Où, surtout les deux fillettes. N'était-ce pas,  
depuis sa maladie, les enfants, les adolescents  
comme lui, qui l'avaient fait le plus souffrir en  
le poursuivant de leurs quolibets et de leur  
cruauté naïve ?

Il avait peur des enfants maintenant.

Le sommeil le surprit dans ses rêves informes,  
dans ses regrets vagues. Il s'était pelotonné  
dans un coin du petit retrait et dormait déjà  
quand le vol lent d'un hibou effleura ses yeux  
clos.

Pouvait-il deviner qu'il tenait la place d'une  
couverte partie le matin même, et dont la mère,  
après avoir vainement appelé les ingrats, revenait  
tardivement chercher encore les traces ?

Ces ailes chaudes et lourdes qui traînaient sur  
son visage, causèrent au malheureux abandonné  
une sensation d'épouvante bien naturelle.

Il se releva d'un bond, chassa des deux mains  
le frôleur nocturne, et, tout ensommeillé, dans  
l'obscurité profonde, s'en fut en trébuchant s'at-  
tacher près de l'ouverture béante qu'il avait oubliée.

Il s'en souvint en sentant le vide sous ses  
mains étendues, et fit un cri de détresse. Vaine-  
ment voulut-il s'accrocher aux lierres, ils cé-  
dèrent avec des plaintes et des révoltes sous son  
poids. Vainement tenta-t-il d'éteindre les pier-  
res branlantes de l'escalier, elles se détachèrent  
et roulèrent avec un bruit retentissant ;  
d'autres suivirent. Chaque effort qu'il tenta  
pour se retenir ne fit qu'accélérer sa chute.

C'était alors que Mariette et Thibaut, surpris  
de ce bruit inusité, accoururent à son secours.

Tel fut, avec des réticences, des lacunes, le  
récit du pauvre Aubin quand il eut recouvré  
l'usage de la parole.

Le Dr. Borbet y puisa la confirmation de ses  
premiers diagnostics : l'intelligence, déjà fort  
compromise par une fièvre pernicieuse, venait  
de recevoir un nouvel ébranlement capable de  
l'emporter tout à fait.

La marquise éprouvait une commisération pro-  
fonde pour cet être incomplet, malade, sans  
parents, sans avenir.

Etiennette pleurait toutes ses larmes, et Paula,  
boudissant comme une chèvre sauvage à travers  
la chambre du blessé, répétait qu'il fallait non-  
seulement le guérir à Brébion, mais encore l'y  
garder toujours.

En écoutant ces paroles, en voyant ces petites  
têtes sympathiquement penchées vers lui, Aubin  
tressaillit de surprise et de joie : il y avait donc  
des enfants qui ne riaient pas de son regard  
atone ni de son visage hébété ?

La marquise ne répondait pas, ne promettait  
rien, mais s'occupait chaque jour avec plus  
d'intérêt de l'état de son malade.

Le front ouvert se guérissait ; les bras contusion-  
nés se raffermirent ; les forces revinrent ; l'in-  
telligence semblait toujours dormir.

Le petit abandonné ne parlait pas.

Où donc serait-il allé ? Il n'osait y songer. Sa  
sauvagerie s'était apprivoisée sous les mains  
délicates de ses garde-malades.

Quand, dans le bon sommeil de la convales-  
cence, il se reprenait à rêver ermite et soli-  
tude, c'était avec la vague pensée que les Jé-  
rôme et les Siméon Stylite n'avaient pas trouvé  
de charitable marquise, de vieille Mariette, de  
douce Etiennette ni de mignonne Paula pour les  
retenir.

Les deux chères fillettes s'étaient donné la tâche  
de ranimer cet esprit obscurci. Elles lui rep-

prenaient à lire, à comparer, à juger, comme à  
un petit enfant.

Elles lui répétaient en souriant les leçons que,  
toutes graves, elles venaient de recevoir de l'au-  
mônier.

Et c'était un touchant spectacle que de voir  
ces jeunes âmes à la fois si patientes et si ar-  
dentes pour réveiller une autre âme endormie.

Aubin, depuis sa guérison, avait regagné la  
*Tour-Mattresse*. Il l'aimait quoiqu'il en eût  
failli mourir. Le petit retrait était le seul loge-  
ment qu'il ne lui répugnait pas d'accepter.

Il s'y sentait chez lui. Plancher nu, poutres  
rongées, le lierre pour tapisserie, un hibou pour  
compagnon, n'était-ce pas bien l'entourage qui  
convenait à l'enfant-trouvé ?

Avec cela la joie au cœur de se sentir aimé !  
Aubin n'en voulait pas davantage.

Thibaut, tout en grommelant d'une fantaisie  
pareille, l'avait aidé à consolider les débris de  
l'escalier et à plaquer sur l'unique fenêtre une  
façon de volet fait d'une planche hors d'usage.

Mariette avait fourni la couchette, sorte de  
cadre de bois mal équarri où s'allongeait une  
paille de varech.

Etiennette avait cousu les couvertures et Paula  
donné sa plus belle chaise gothique.

La marquise avait octroyé au "solitaire,"  
comme elle l'appelait en riant, une petite glace  
de Venise bizeauté, épave des splendeurs mobi-  
lières de Brébion, qu'un musée eût jalosée.

Aubin fut touché de cette attention, admira  
la glace sans en comprendre la valeur, et ne  
voulut point en orner sa retraite.

Elle resta tournée contre le mur ; et, comme  
Paula l'en grondait :

"Je ne veux pas voir mon triste visage," ré-  
pondait-il doucement.

Alors Paula prenait sa sœur à part et lui de-  
mandait, le plus sérieusement du monde, ce  
qu'il fallait faire pour donner un autre visage à  
leur ami Aubin.

Etiennette souriait, jetait un regard furtif sur  
sa propre personne et répondait avec un soupir  
contenu :

"Il ne faut point le changer, il faut l'ani-  
mer."

Le temps, les soins, l'influence de la jeunesse  
et de l'affection amenèrent cette transformation,  
ou plutôt cette résurrection. Lentement, un  
voile sembla se lever qui pesait sur le cerveau  
de l'enfant-trouvé. Une lueur se produisit qui  
lui fit revoir et reprendre en quelque sorte son  
passé tout entier, avec son éducation, ses apti-  
tudes, sa gratitude pour la maison qui l'avait  
pris au berceau, et son dévouement pour le di-  
recteur qui l'avait doté d'autant de connais-  
sances intellectuelles que le comportait le règle-  
ment.

Aubin entra en possession de tous les privi-  
lèges de l'intelligence non point brusquement,  
mais par gradations, avec des joies intimes et  
des attendrissements sans fin.

Car, à l'heure où ses facultés étaient rendues,  
il sentait autour de lui les sympathies les plus  
chaudes pour l'aider à en savourer les douceurs.  
Il courut à Besançon. Le directeur était  
mort.

Un peu hésitant, il revint à Brébion.

Cette première absence venait de lui démon-  
trer que tout son cœur restait accroché dans les  
ruines, et qu'à l'en vouloir arracher il souffrirait  
atrocément.

Pourtant, les années avaient marché pendant  
sa longue maladie, il avait dix-neuf ans et pou-  
vait désormais travailler. Mais, pour travailler  
utilement, il fallait quitter Brébion.

Quand il en parla, l'œil humide, ce fut un cri  
dans la salle basse où se tenaient les habitantes  
de Brébion.

"Partir ! dit la marquise ; mais, mon pauvre  
enfant, tu n'y penses pas. Tu as été si long-  
temps en lisières que tu ne saurais jamais te  
conduire tout seul.

—D'ailleurs, dit Etiennette, ta santé n'est  
pas assez forte pour te passer de nos soins.

—Et qui te remplacerait chez nous, mon  
Dieu ? ajouta Paula.

—Tu ne sais rien de la vie, reprit la mar-  
quise.

—Tu retomberais malade tout de suite, dit  
Etiennette.

—Nous ne pourrions plus ni promener, ni  
pêcher, ni lire, ni rire sans toi," conclut Paula  
toute rouge de contrariété.

Le pauvre garçon n'eût pas mieux demandé  
que d'être convaincu ; mais, avec l'intelligence  
était revenu le jugement.

"Je dois travailler, répondit-il respectueuse-  
ment.

—Tu ne travailles donc pas ?... cria Paula ;  
c'est-à-dire que Thibaut se repose maintenant.

—Aubin peut travailler autrement que des  
bras, intervint l'aumônier.

—N'est-ce pas, monsieur l'abbé ? dit le jeune  
homme avec un brin de légitime orgueil.

—Sans doute. Il peut se créer une position."  
La marquise fronça ses sourcils sévères.

"C'est juste, dit-elle. Ici, on végète tout au  
plus.

—Vous vous méprenez, madame, expliqua  
l'aumônier ; j'entends dire seulement qu'Aubin  
peut et doit être indépendant par son travail  
comme toute autre créature humaine. Je vou-  
drais lui découvrir une occupation de ce genre  
sans l'éloigner de nous... mais...

—Ne pourrions-nous en inventer ? insinua  
Paula.

—Elle est trouvée," dit tout à coup l'abbé.  
Aubin le devora des yeux.

"Il y a longtemps, madame la marquise, que  
je veux vous demander une grosse entreprise...  
et j'hésite ; il faut de si bons yeux et une si  
jeune volonté !

—Qu'est-ce donc ? demanda la marquise.

—Ecrire, après l'avoir reconstituée, l'histoire  
de Brébion.

—Ah !... un beau rêve ! exclama la douai-  
rière en devenant attentive.

—Un trop beau rêve !... ma vieillesse en  
serait cependant consolée, j'ai tous les maté-  
riaux, là... dans la bibliothèque. Les rats ont  
daigné me laisser quelques parchemins précieux,  
quelques légendes authentiques qui permettent  
de tracer cette épopée glorieuse de plusieurs  
siècles où les Brébion ont eu toujours le plus  
noble rôle."

La vieille dame s'était ranimée. Ses yeux secs,  
où la lueur inquiétante de la folie mettait par-  
fois des paillettes, prenaient une teinte chaude,  
vivante et de bon aloi. Le sentiment de la fami-  
lle, l'orgueil du nom, l'honneur des ancêtres  
semblaient faire battre joyeusement son cœur  
momifié.

"Mais c'est un Brébion qui devrait écrire  
cette histoire ! fit-elle vivement ; oh ! que ne  
le puis-je encore moi-même !"

L'aumônier suivait cette transfiguration avec  
une surprise grosse d'arrière-pensée. Allait-il  
découvrir un moyen ignoré d'arracher la mar-  
quise à son apathie, à ses calculs mesquins, à  
son économie poussée hors de toutes limites, à  
toutes les monomanies étroites, indignes du  
nom qu'elle portait ?

Mettre une passion honnête et absorbante  
dans cette vie sans but, c'était une inspiration  
hardie. Faire revêtir à cette passion une forme  
peu coûteuse, c'est-à-dire adorée, c'était un coup  
de maître.

"Madame la marquise, s'écria le digne prêtre,  
vous avez une idée généreuse que la dernière  
Brébion se doit à elle-même et à ses aïeux de  
mettre à exécution. Daignez nous confier l'exé-  
cution matérielle, gardez la direction de l'œuvre.  
Je compilerai, vous dicterez, Aubin écrira.  
Voilà du travail pour tous.

—Et du plaisir pour tous ! exclama Paula en  
battant des mains.

—Vous avez le cœur bien spirituel !" chu-  
chotta Etiennette en se penchant vers l'aumô-  
nier, qui sourit.

Le vieux prêtre et la toute jeune fille venaient  
de se comprendre.

Aubin devait entrer de moitié dans leur cha-  
ritable projet. Il baisait les mains qu'on lui  
tendait, il riait au milieu de ses larmes, on le  
gardait, on l'aimait. Il aimait tant le manoir  
lui aussi, pierres et gens !

Dès le lendemain, revêtu des fonctions de se-  
crétaire, il commençait des feuilles actives dans  
les vénérables restes, parchemins poussiéreux,  
feuilles déchiquetées, chroniques en lambeaux,  
que la vieille dame appelait sa bibliothèque.

L'aumônier le dirigeait. Le soir, on lisait les  
notes, on discutait les sources, et l'on écrivait,  
pour la plus grande gloire des Brébion, les hauts  
faits de cette antique race.

La marquise ne se sentait pas de joie. Vio-  
lemment arrachée à ses préoccupations ordi-  
naires, elle prenait au sérieux sa mission et se  
regardait, en toute conviction, comme prédesti-  
née à tirer de l'oubli un nom qui fut pendant  
des siècles l'un des premiers de France.

Difficile d'ailleurs, minutieuse, un peu brouil-  
lon, elle ne rendit pas le poste d'Aubin Vial une  
sinécure, comme on pourrait le supposer.

Elle le tenait de longues heures courbé sur sa  
table de travail, gourmandait souvent, et faisait  
de cette entreprise littéraire une œuvre de pa-  
tience plus encore que d'érudition.

La nouvelle passion de la marquise, habile-  
ment entretenue par son entourage, galvanisa  
pendant trois hivers cette nature énigmatique.  
Elle y donna les dernières flammes d'un esprit  
troublé depuis cinquante ans par des chagrins  
amers, qu'elle ne confia jamais.

Ce fut une ère de soulagement, de détente,  
pour les habitants des ruines. Si les dépenses  
matérielles n'y augmentèrent que faiblement, du  
moins s'y glissa-t-il quelques douceurs dont la  
rareté doublait le prix.

L'inquiète parcimonie de Mme de Brébion désar-  
ma, pour ainsi dire, pendant cette période  
d'activité purement intellectuelle, dont la Ma-  
riette profita pour engraisser et les deux sœurs  
pour respirer à l'aise.

Ce ne fut, du reste, qu'une halte.

La *Légende de Brébion*—tel est le titre du  
travail où s'acharnait Aubin—entamait résolue-  
ment la descendance du grand Hector de Bré-  
bion, la gloire de la famille, le fondateur du  
château, quand la marquise témoigna une sorte  
de lassitude.

Elle prit du repos, voulut se remettre à sa  
*Légende* et n'y parvint pas. L'impatience la  
gagna d'abord, puis l'ennui. Elle ne voulut  
plus dicter, se contenta d'écouter la lecture,  
bientôt même ne blâma ni encouragea, et finit  
par retomber dans sa première apathie, dans son  
féroce égoïsme.

Elle était alors septuagénaire, et l'aumônier  
avait accompli une véritable merveille en occu-  
pant jusque-là de choses graves, nobles et histo-  
riques, cet esprit usé, dévoyé, que l'on disait  
dans le pays hanté par la folie.

Au château, on respectait trop profondément  
la marquise pour admettre cette hypothèse dou-  
loureuse.

Mais la vie s'y écoulait morne et lente, sevrée  
de toutes distractions, enserrée dans un cercle  
d'occupations monotones et de devoirs inva-  
riables.

C'est pourquoi nous disions en commençant  
que Brébion était certainement, en 1871, la rési-  
dence la plus sombre et la plus triste de France.

A cette époque néfaste, Aubin Vial venait d'y  
rentrer après avoir fait la campagne comme volon-  
taire.

Sa santé restée délicate semblait devoir le dis-  
penser de cette prise d'armes que trop d'hommes  
solides eurent l'art regrettable d'éviter.

Il n'y songea même pas.

"Si je ne puis faire le coup de feu comme les  
autres soldats, disait-il, je pourrai toujours les  
suivre et les servir."

La providence fit à sa bonne volonté patrio-  
tique la grâce de le fortifier et de le soutenir  
dans sa longue route semée de combats et de mi-  
sères.

Il se battit tout comme un autre, peut-être  
mieux qu'un autre, pensant uniquement pen-  
dant la lutte à la France et à Brébion.

La France était bien misérable, Brébion bien  
abandonné ! Si peu qu'il fût, Aubin Vial avait  
le saint orgueil de croire utile à sa patrie et à  
ses bienfaitrices son obscur dévouement de sol-  
dat.

Il traversa la guerre sans blessure, sans ma-  
ladie, sans défaillance. A voir ce jeune homme  
pâle, de petite taille, grêle et souffreteux, on eût  
dit que la fièvre ou la fatigue en allait avoir rai-  
son mieux encore que la mitraille.

Point. Il marchait toujours, soutenu par  
l'idée fixe de faire son devoir et de revoir les  
ruines.

Echappé d'Allemagne, de nouveau fait prison-  
nier à Orléans, délivré par un retour offensif  
des Français, il se battit, ici et là, tant qu'il y  
eut une armée de la Loire, une armée du Nord,  
une armée de l'Est.

La paix le rendit sain et sauf à Brébion.

Quand il parut dans la salle basse, encore  
revêtu d'une capote en lambeaux, noir de mi-  
sère et secouant la neige persistante que le Jura  
n'avait pas encore dépouillée sous le premier  
soleil de mars, la vieille marquise leva vers le  
ciel ses mains tremblantes de joie.

"Je n'espérais plus te revoir !" balbutia-  
t-elle tandis qu'il n'agenouillait pieusement  
devant son fauteuil.

Elle lui abandonna ses mains, qu'il mouilla de  
larmes, et chercha sa tête inclinée pour la bénir.

Paula rayonnante tournait autour du jeune  
soldat en s'ébahissant de le retrouver sous cet  
uniforme invraisemblable.

Etiennette, silencieuse et profondément émue,  
contemplait l'ami de son enfance avec un regard  
humide de bonheur.

"Remercions Dieu !" dit la voix grave de  
l'aumônier.

Il était bien vieilli, bien cassé, le digne  
prêtre ; c'est à peine si, pendant les jours dou-  
loureux où Salins vit la bataille rougir ses  
portes, il put descendre, soutenu par Thibaut,  
pour aller consoler les mourants.

Car Salins, qui refusa le passage à l'armée  
prussienne, eut l'honneur de se défendre et l'or-  
gueil d'entendre tonner le canon de ses forts  
contre l'ennemi.

Etiennette et Paula, dérogeant pour la pre-  
mière fois à leurs habitudes de retraite, étaient  
allées chaque jour à l'hospice joindre leurs soins  
touchants à ceux que les sœurs hospitalières pro-  
digiaient aux victimes d'un trop inutile combat.

Et, quand elles remontaient le soir sur leurs  
rochers, les bénédictions des blessés les sui-  
vaient et protégeaient leur sommeil.

Aubin Vial apprit ces détails avec émotion :  
si souvent il s'était demandé ce que faisaient,  
seules et tristes, ses chères compagnes des ruines.

A son tour, il dut raconter son odyssée dou-  
loureuse interrompue par les frissons et les  
pleurs de son auditoire.

"Au moins, tu ne nous quitteras plus ja-  
mais !" dit la marquise.

Certes, il ne voulait plus les quitter. Sa vie,  
son cœur, toutes ses ambitions d'avenir tenaient  
entre ces pierres noires. Le temps était loin où,  
timide, il laissait entendre que peut-être il de-  
vait aller chercher ailleurs le travail quotidien.

Le malheur de la France avait pu seul l'en ar-  
racher. Il défiait presque la destinée de créer  
une situation assez impérieuse pour l'en éloigner  
encore une fois.

Ces ruines, c'étaient le berceau de son bon-  
heur, la demeure de son choix, la tombe rêvée.

Parfois, en regardant le lierre superbe qui, par  
un changement de rôle, soutenait maintenant  
les murailles, il se disait avec un secret orgueil  
que lui aussi pouvait, à son tour, soutenir et  
protéger ses bienfaitrices.

Il se sentait capable d'un autre labeur que ce-  
lui qu'il avait si longtemps mené à bien. Tout  
en écrivant la *Légende de Brébion* pour le plus  
grand contentement de la marquise, il avait  
puisé à des sources inédites les documents les  
plus précieux sur la Franche-Comté.

Il s'était passionné pour ses recherches, les  
avait soumises à l'aumônier, et déjà, bien avant  
la guerre, avait jeté les bases d'une étude histo-  
rique à laquelle il rêvait de se consacrer désor-  
mais.

La Franche-Comté, cet ancien comté libre de  
Bourgogne, qui déplore patriotiquement aujour-  
d'hui de s'être appelée jadis *Bourgogne alle-  
mande*, le tentait irrésistiblement par ses révolu-  
tions ethnographiques et politiques, par ses  
guerres et ses revendications, les vicissitudes de  
ses souverains et le pittoresque de sa situation  
géographique sur le Doubs et la Saône jusqu'au  
Vosges, ce qui lui donne toutes les richesses des  
pays de plaines unies à toutes les beautés des  
pays de montagnes.

Il en étudiait les origines avec curiosité avant  
son départ ; au retour, il se prit à en écrire l'his-  
toire avec amour.

Dans la solitude, l'étude et le malheur, son  
esprit s'était agrandi, son jugement s'était formé.  
Les siennes avaient pris leur vol, par grands  
coups d'ailes.

Il voulait être quelque chose d'utile, s'il ne  
pouvait être quelqu'un de renommé.